

# Poésie et collectivité

Autor(en): **Frey, Constant**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse**

Band (Jahr): **52 (1960)**

Heft 2

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-385134>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Poésie et collectivité

Par *Constant Frey*

Longtemps méfiante à l'égard des intellectuels ralliés à sa cause, la classe ouvrière de notre pays commence à mieux apprécier l'apport culturel que les universitaires – juristes, économistes, ingénieurs ou professeurs – peuvent fournir au mouvement ouvrier. C'est pourquoi les milieux syndicalistes de Suisse romande se sont aussi senti honorés de la désignation du professeur Gilbert Guisan à la fonction de recteur de l'Université de Lausanne. Cette nomination flatteuse nous eût néanmoins peut-être échappé si un collègue et ami de l'élu ne l'en avait pas félicité dans la presse socialiste de Suisse romande; du même coup, afin de nous expliquer par quel chemin on peut venir de l'enseignement de la littérature à la vie civique, le professeur G. Gavillet signalait à notre attention la thèse que M. Gilbert Guisan publia en 1938, sous le titre de *Poésie et Collectivité*, pour étudier plus spécialement le *Message social des œuvres poétiques de l'unanimité et de l'abbaye* – ce qui est le sous-titre du beau volume paru à Lausanne, aux Éditions des Trois Collines.

\*

Cette étude n'a rien perdu de sa valeur ni de son actualité. Partant de la constatation que « de tout temps la poésie avait été l'expression d'une société dont elle disait non seulement les luttes et les triomphes, mais dont elle orientait et encourageait l'effort », l'auteur déplore qu'à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle l'œuvre d'art, de plus en plus indifférente à tout ce qui ne concerne plus l'individu, « aboutisse à l'abandon de sa mission humaniste ».

Succédant aux parnassiens et à leur culte stérile de la forme, le symbolisme nous avait valu les chefs-d'œuvre immortels de Baudelaire, de Rimbaud, de Mallarmé, fort dissemblables dans leur inspiration comme dans leur esthétique, mais si proches dans leur besoin d'exprimer les affinités des choses avec notre âme. Le chapitre que Gilbert Guisan consacre au « déclin du symbolisme » – qu'il fait partir de 1895 déjà, alors même que le rayonnement de cette école littéraire n'atteignait son apogée qu'à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle et même au-delà – témoigne d'une compréhension clairvoyante de « la transition d'un art qui tendait vers l'infini (et qui s'y perdait) à un art qui restera à l'échelle de l'homme ».

« Fin de siècle » de la révolution industrielle, anarchiste dans son élite intellectuelle, secouée par les longs remous de l'affaire Dreyfus, bouillonnante du sombre naturalisme de Zola, tâtonnant à la recherche d'un « art social », pour aboutir à l'échec des universités populaires, en dépit de la collaboration active des plus grands esprits de l'époque, de Lauson et Charles Gide à Anatole France

et Romain Rolland: « A qui meurt de sommeil – écrivait André Spire – comment essayer de donner le goût de la lecture? A qui ne gagne pas assez pour la vie décente de chaque jour, à quoi bon parler de prévoyance!... »

\*

Mais voici Claudel et Verhaeren qui reprennent confiance dans la destinée humaine, le premier faisant le procès de l'individualisme orgueilleux, le second tirant de ses fresques des villages flamands, mornes et vides, et des « villes tentaculaires » où la machine écrase et asservit les hommes, une espérance exaltante de justice, de libération individuelle et d'entente universelle.

Nous voilà prêts à accueillir le *Message social* de l'unanimité – objet essentiel de la thèse de Gilbert Guisan – cette « vie unanime » pour laquelle Jules Romain demandait au poète de renoncer à peindre les individus pour présenter des groupes humains, de « s'adapter au cadre nouveau fourni par le machinisme et d'en découvrir la beauté »; et cela afin de réaliser cette « communauté humaine » dont parle aussi avec bonté un Georges Duhamel parti à la recherche du monde et de son âme collective (« quoi de plus vain qu'un bonheur acquis pour soi tout seul? »), un Georges Chennevière également, qui a si douloureusement senti et exprimé « la prépondérance de la collectivité sur l'individu absorbé par la cité ».

Aux côtés ou en marge du groupe de l'abbaye, l'auteur juge que l'expérience de l'humain est moins profonde dans l'œuvre de Pierre-Jean Jouve. A ses débuts du moins, cette œuvre n'en révèle pas moins un effort de « participation aux forces universelles ». Effort plus enthousiaste de la part de Charles Vildrac, « dont le cœur chante un perpétuel printemps » et dont la philosophie tend à mettre assez d'amour dans les humbles gestes de chaque jour pour en oublier « la laideur de gagner sa vie » pour l'égoïste profit d'un maître méprisable. D'où l'appel du poète des *Conquérants* à « l'action individuelle qui doit préparer le bonheur collectif ».

\*

Cette analyse de l'œuvre des poètes français du quart de siècle allant de 1890 à 1914 a conduit le littérateur vaudois à un nouvel humanisme fait à la fois d'une compréhension clairvoyante pour les souffrances des victimes – proches ou lointaines – d'un monde en plein bouleversement, et d'un impérieux besoin de rapprochement avec les êtres les plus simples, « avec leurs faiblesses, leurs médiocrités, les cals de leurs mains et de leur âme ».

Un très beau bouquin, ma foi, qui non seulement donne envie de relire – ou de découvrir – les œuvres de tous les poètes cités, mais de faire la connaissance d'un grand citoyen du monde, d'un professeur de littérature dont les étudiants ont vraiment bien de la chance.